

## ÉTUDES RÉCENTES

sur

## LES DIALECTES BERBERS

## DE L'ALGÉRIE.

C'était en 1788 : deux de ces nomades marocains comme on en rencontre dans les tribus arabes, où ils font l'admiration des Douairs par leurs jongleries et leur adresse, étaient partis des bords de l'Atlantique, avaient parcouru le Mog'reb et une portion de l'Europe en donnant leurs représentations, puis d'aventure se trouvaient à Paris, sous la direction d'un Barnum du temps. Leur passage dans la capitale fut utilisé par un orientaliste distingué : Venture de Paradis, alors interprète aux affaires étrangères, interrogea les acrobates musulmans, et obtint d'eux les mots et les phrases les plus usuelles du berber, leur langue natale, qu'ils parlaient concurremment avec l'arabe, ainsi que tous leurs compatriotes voyageurs.

A peu de temps de là, Venture fut envoyé en mission à Alger et il profita de son séjour dans cette cité des Etats barbaresques pour continuer les études

qu'il avait commencées à Paris... « Je trouvai, ra-  
 » conte-t-il, parmi les étudiants en théologie mu-  
 » sulmane dans les collèges d'Alger, deux jeunes  
 » gens, nés dans les montagnes de Felissen, situées  
 » dans la Kaïderie de Sebou (1), à dix huit lieues  
 » est d'Alger. Je pris avec eux des arrangements et  
 » pendant près d'un an, ils vinrent parler chaque  
 » jour une heure ou deux avec moi... » C'est ainsi  
 que Venture rédigea la grammaire et le diction-  
 naire abrégé de la langue berbère.

A la mort de ce savant, qui eut lieu au retour  
 de l'expédition de Saint-Jean d'Acre, ses manu-  
 scrits furent déposés à la Bibliothèque impériale, où  
 ils restèrent près d'un demi-siècle. Grâce à l'intel-  
 ligente initiative de la Société de Géographie, ces  
 papiers furent publiés en partie, en 1844 (2). L'im-  
 portance de cet ouvrage avait été justement ap-  
 préciée : Volney et Langlès en avaient plusieurs  
 fois demandé l'impression, et ce dernier publia une

(1) *Sebaou*, nom d'une rivière qui baigne les contre-forts des Beni-  
 Raten et des Beni-Djennad. A l'entrée de cette vallée se trouvait un  
 bordj (fortin), habité par le kaïd turc qui commandait les tribus d'a-  
 lentour, entre autres les *Fliça* (forme berbère *Iflicen*) dont une frac-  
 tion, les *Flicet-El-Bah'r* (*Ifiça* de la mer), habite le littoral monta-  
 gneux près de Dellys; et l'autre, les *Flicet-Oum' El Lil* (*Ifiça* de la  
 nuit), occupe le pays accidenté situé entre les *Maatkas* et les *Issèrs*.  
 Ces Kabyles parlent ou au moins comprennent presque tous l'arabe,  
 car ils fréquentent les marchés d'Alger et de la Mitidja.

(2) Grammaire et Dictionnaire abrégé de la langue berbère, com-  
 posés par feu Venture de Paradis, revus par Amédée Jaubert et pu-  
 bliés par la Société de Géographie. gr. in-4°, Imprim. impér. Paris,  
 1844.

notice sur la langue berbère, « extraite des papiers » de feu Venture » (1). On retrouve dans ce livre des traces fréquentes des sources diverses auxquelles Venture a demandé les éléments de son travail : les mots de l'Est et de la Kabylie s'y heurtent fréquemment.

Le travail de Venture n'était pas le premier sur la langue berbère : l'anglais Shaw, le danois Georges Hirt et le consul français Chénier avaient déjà donné quelques notions, très-imparfaites, il est vrai, sur cet idiome ; mais aucun travail d'ensemble n'avait encore paru sur la matière. Si l'on en excepte quelques erreurs de localités, alors complètement inconnues même par beaucoup de gens d'Alger, les notices sur les Kabyles données par Venture, dans sa préface, sont fort exactes, et aujourd'hui même ce qu'il dit des Beni M'zabs et des mœurs des montagnards indique de consciencieuses recherches ; il nous a fallu plusieurs années de conquêtes pour arriver aux mêmes résultats. Seulement, il est à regretter que plusieurs inexactitudes aient été commises dans l'avertissement de l'éditeur.

La langue berbère est usitée dans toutes les parties de l'Afrique septentrionale, plus particulièrement vers l'ouest. Elle se retrouve dans les steppes Sah'ariens où les nomades Touàregs, rameau parallèle de la race K'baïle parcourent incessamment les vastes espaces compris entre les ar-

(1) Voyage de Frédéric Horneman dans l'intérieur de l'Afrique, publié par Langlès, Paris, an XI, p. 410.

chipels montagneux du Djebel-Har'ar, la lisière du Soudan, et les dunes de sables (*Arég*), limite des oasis. Plus loin encore on la parle dans le pays de Syouah, (Egypte), l'ancienne oasis du Jupiter Ammonien, visitée en 1819 par le voyageur Frédéric Caillaud, qui a donné à la fin du t. I de son *Voyage à Meroë et au fleuve Blanc*, un certain nombre de mots berbères que M. Hanoteau a eu l'heureuse idée de reproduire avec leurs équivalents touarègs et kabyles dans son : *Essai de Grammaire kabyle*.

Les peuples de race Berbère sont aujourd'hui fractionnés dans le nord de l'Afrique en groupes complètement indépendants les uns des autres et connus sous les dénominations arabes de :

K'baïls,  
 Chaouia,  
 Chelou'h,  
 Ber'ber,  
 Zenatia,  
 Beni M'zabs, qu'on retrouve dans l'île de Djerba,  
 Tunisie,  
 Touarègs.

Sans compter les fractions que quelques érudits ont cru retrouver sur les bords de la mer Rouge, dans l'Inde, et sur la côte orientale d'Afrique (1).

(1) Aucun des noms que nous venons de citer n'appartient à la langue des peuples qu'ils désignent..... « Plusieurs de ces peuples cependant, les Kabyles, par exemple, les ont adoptés et ont oublié leur nom national. Mais partout où les populations berbères ont été à l'abri du contact et de l'influence arabe, elles ont conservé des noms appartenant à leur idiole. Elles s'appellent : *Imazir'en* pluriel de *Amazir'*,

Partout la langue a subi de profondes altérations, en rapport évident avec le mélange opéré entre les tribus berbères et l'élément arabe.

Pendant la conquête de l'Algérie, on rencontra plusieurs fois des tribus qui ne parlaient pas l'arabe ou le comprenaient difficilement; mais ces fractions étaient peu importantes, elles avaient subi l'action étrangère; n'ayant entre elles aucuns liens, isolées par les peuplades arabes, elles furent promptement soumises à nos armes.

Plus tard la France devait trouver, à vingt lieues à l'est d'Alger, le grand massif montagneux dont le Djurjura est le centre et qui est exclusivement peuplé par des Berbères.

Les tribus de ce pays avaient une grande réputation de courage et de sauvage indépendance; elles vivaient en confédération, se livrant à un travail incessant.

Les Turcs nos prédécesseurs, n'avaient pu les soumettre, encore moins en tirer d'impôts; postés à l'entrée des rares vallées de cet inaccessible pays, ils en gardaient à grand peine les issues. Quelquefois les Beys avaient rapporté des têtes kabyles à Bab-Azoum, mais les guerriers turcs savaient seuls combien des leurs étaient restés dans les précipices sans fond.

à R'damès et au Maroc: *Imajar'en* ou *Imojer'en*, pluriel de *Amajer'*; chez les Touarègs du sud et *Imouchar'*, pluriel de *Amacher'* chez ceux du nord.... » (Hanoteau, *Essai de Grammaire kabyle*, préface, page ix.

En 1830, lors de la prise d'Alger, nos soldats rencontrèrent les Kabyles ; deux ou trois mille de ces gens, Fliça, Beni Djennad, étaient accourus dans l'espoir de piller la ville si les Turcs succombaient ou de profiter du désastre de l'armée comme ils l'avaient fait lors de l'expédition d'O'Reilly. L'occupation les força à regagner leurs villages : quelques-uns restèrent et donnèrent le nom de leur pays (Zouaoua) au premier corps d'infanterie indigène. Bientôt on vit ces étranges montagnards, vêtus de bournous en gucnilles, les pieds enveloppés de peaux, venir travailler sur les chantiers d'Alger et de la Maison-Carrée : artisans infatigables, ils coupaient le bois, taillaient la pierre et forgeaient le fer.

On ne tarda pas à comprendre qu'un jour la soumission de la Kabylie deviendrait le complément nécessaire de la conquête ; déjà nos expéditions approchaient de cette région.

Le ministre de la guerre décida la publication de documents sur la langue berbère.

Une commission fut formée : M. Charles Brosse-lard, aidé par Sid Ah'med bel Hadj'Ali, membre de la Djâma de Bougie, composa un dictionnaire de la langue berbère, parlée du côté de Bougie et sur le versant méridional du Djurjura des Beni-Abbès de la Medjana aux Bibâns. Ce livre, fruit de recherches pénibles faites dans les tribus, n'embrassait qu'une faible partie de la Kabylie proprement dite, et cela sans unité. Car, comme nous le verrons tout à l'heure, les expressions varient de canton à

canton, à un tel point que, certains Kabyles dont le territoire est à peine séparé par un ravin ou un ruisseau ne se comprennent pas.

L'ouvrage de M. Brosselard n'en était pas moins un grand pas de fait : il ouvrait une voie nouvelle aux études à venir. Ce même philologue a réuni depuis de nombreuses additions à son dictionnaire, dans un voyage à Bisk'ara, au Zâb et pendant son séjour à Orar ; il y aurait donc, ainsi que l'a fait observer M. Reinaud, un grand intérêt à ce que ces travaux fussent publiés. Le savant académicien et orientaliste émettait ce désir, dans un rapport sur les nombreux manuscrits laissés par M. Geslin, mort récemment à El Ar'ouat (1). Indépendamment de plusieurs documents sur les langues du Haoussa, du Beurnou, il se trouvait dans ces papiers de nombreux vocabulaires des divers idiomes touarèges et de plusieurs fractions kabyles septentrionales, notamment une étude sur l'idiome du Beni M'nacers des environs de Cherchel. M. le maréchal Vaillant, qui a tant fait pour les études algériennes, facilitera sans doute un jour la publication de ces travaux qui aideront si puissamment à débrouiller le chaos historique de la période berbère dans le nord de l'Afrique.

En avril 1844, le maréchal Bugeaud pénétra en Kabylie, et l'on se préoccupa sérieusement alors de

(1) Rapport fait au nom d'une commission à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et reproduit dans la *Revue de l'Orient*, sur les travaux d'un homme modeste et laborieux, mort à la fleur de l'âge, au moment où, coordonnant ses matériaux, il eût pu léguer une œuvre durable.

ce pays, où l'émir El H'adj Abd-el-Kader avait fait un voyage infructueux, il est vrai, mais qui n'en pouvait pas moins donner à craindre pour l'avenir (1), et où les agitateurs trouvaient un refuge assuré dans ces âpres montagnes.

Plusieurs ouvrages sur cette région parurent alors : le grand ouvrage de M. Carette, membre de la commission scientifique, plein de renseignemens sur la géographie, la topographie et les ressources de la Kabylie proprement dite (2) ; les opuscules du colonel Lapéne, le livre devenu populaire du général Daumas, firent connaître ces fédérations démocratiques, si différentes de la constitution toute aristocratique des Arabes. On commençait à connaître le présent...., le passé restait dans l'obscurité.....

Divers recueils, parmi lesquels il faut citer en première ligne le journal *Asiatique*, publièrent différens articles relatifs à ces questions, qu'une savante traduction vient d'élucider au moins en partie. Nous voulons parler de l'*histoire des Berbères*, dont M. le baron de Slane vient d'achever la traduction après en avoir donné le texte arabe (3). Cet ouvrage, écrit par Ibn-Khaldoun,

(1) M. le général Daumas a donné, au chap. V de son livre sur la grande Kabylie, une curieuse et pittoresque relation de ce pèlerinage politique.

(2) Nous constatons à regret que dans beaucoup de travaux récents, dont les auteurs ont *largement usé* de l'érudition de M. Carette, le nom du savant officier n'est même pas cité.

(3) Le même auteur prépare en ce moment une traduction de *El-Bekri*. Le texte arabe vient de paraître.

renferme l'histoire des dynasties berbères jusqu'au *xvi<sup>e</sup>* siècle, et donne des renseignements précieux sur la filiation des tribus et l'ensemble de leurs confédérations. C'est un livre d'autant plus remarquable que l'auteur était un Berber. Dans le quatrième volume, le savant traducteur a publié un court aperçu de la langue kabyle et de ses rapports avec l'idiome des Touarègs. On trouve à la fin de cette étude un index bibliographique très-complet des travaux ou mémoires publiés sur la langue berbère.

Nous ne saurions trop engager les philologues et tous ceux qui s'intéressent aux études historiques, à lire la traduction de M. de Slane, ne fût-ce que pour retrouver dans le passé la constitution des Kabyles actuels, qui au milieu des luttes intestines et des invasions ont su conserver intactes et leur indépendance nationale et les mœurs de leurs ancêtres.

Un fait digne d'attention, c'est que, tout en conservant soigneusement leur langue et leurs traditions, les Berbers ont perdu les signes graphiques de leur écriture, et nulle part jusqu'à ce jour on n'a retrouvé de manuscrits écrits en caractères berbères. Les invasions arabes des *vii<sup>e</sup>* et *xi<sup>e</sup>* siècles, quelle qu'ait été la violence de leurs irruptions n'ont pu anéantir tout ce qui était écrit en berber, et d'ailleurs, on retrouverait le souvenir d'un fait aussi remarquable.

Que sont donc devenus dans le nord de l'Afrique ces signes indispensables d'une langue aussi

fortement constituée? Les Kabyles les ont-ils oubliés, de même que les Coptes ont perdu le souvenir de leur alphabet primitif, ou ne les ont-ils jamais connues?

Il y a peu de temps encore on avait pu conserver quelque espoir de rencontrer dans les zaouïas des tribus indépendantes de l'intérieur des écrits ou au moins des traces des anciens caractères berbers.

Dans les premiers temps de la conquête de l'Algérie certain Othman-Khodja, habitant d'Alger, entretenait une correspondance politique avec El-Hadj-Ah'med-Bey, de Constantine; ils employaient dans leurs lettres des signes particuliers de nature à dérouter toute recherche. Plus tard A'li, fils d'Othman-Khodja, communiqua une de ces missives à M. de Saulcy, et grâce à une ingénieuse pénétration, cet habile orientaliste reconnut que ces caractères étaient identiques à ceux de Thugga (1), seulement les rédacteurs avaient interverti la valeur des lettres et poussé la prudence jusqu'à introduire entre elles les signes de la numération arabe. Quelques personnes de l'Algérie connaissaient donc l'usage des caractères berbers. On m'a assuré que l'Emir El-H'adj'-A'bd-El-Kader se servait quelquefois dans sa correspondance avec ses khalifas de signes particuliers.

Des chefs de grande tente auraient-ils gardé pour leur affiliation aux confréries religieuses (*Khouâns*)

(1) Saulcy, Inscription de Thugga; *Rev. Arch.*, nov. 1855, p. 49.

ou leurs relations politiques, le secret traditionnel de l'alphabet berber ?

De plus, la confédération des Igaouaouen au Zouaoua, restée jusque-là en dehors de notre action ou des invasions précédentes, passait pour avoir conservé dans toute sa pureté l'*Eurf* et le Kanoùn de ses pères (1).

Ces espérances furent déçues.

En 1856, on recueillit dans une zaouïa des Beni-S'maïl (K'bila des Guechtoula), un grand nombre de manuscrits qui furent envoyés par ordre de M. le général Yusuf à la M'dersa de Blida ; tous étaient écrits en caractères arabes.

En 1857 enfin, lorsque les divisions du maréchal Randon occupèrent les derniers refuges de l'indépendance kabyle, on trouva encore dans différents villages beaucoup de livres et papiers tous également écrits en arabe.

On doit donc perdre l'espoir de retrouver en Kabylie les anciens caractères berbères. Les tholba que nous avons interrogé à ce sujet, nous ont ré-

(1) *Eurf* et *Kanoùn*. L'*Eurf* est la loi, la coutume traditionnelle religieusement observée par tous, qui empêche les représentants, membres de la Djâma, de violer les droits ou d'opprimer une fraction si petite soit-elle. Par l'*Eurf*, rien d'arbitraire ; tout est réglé et prévu avec l'aide du code pénal-Kanoùn, renfermant les amendes ou peines à infliger pour tous les délits de quelque nature qu'ils soient ; l'*Eurf* et le Kanoùn varient quelquefois de tribus à tribus, de fractions à fractions, mais partout ils sont souverains ; les vieillards les ont appris aux enfants et ceux-ci les répèteront à leurs fils. Ces usages remontent à la plus haute antiquité, et, dans tous les actes, l'*Eurf* prend le pas avant la religion même.

pondu qu'ils ignoraient l'usage d'un autre mode d'écriture que celui des Arabes, dont la plupart d'entre eux se servent fort mal et souvent d'une manière inintelligible.

Nous croyons que dans les M'dersa de Fez ou de Maroc qui renferment au dire des savants musulmans, de grandes richesses bibliographiques, on pourra peut-être un jour rencontrer des élémens positifs pour la question qui nous occupe. Voici pourquoi nous émettons cette idée : Depuis Tétouan jusqu'aux Beni-Snoûs, de la province d'Oran, l'idiome berber est très-usité particulièrement parmi les populations indépendantes et les tribus nomades du sud jusqu'au Gourara, au Touât et même au delà, — puisqu'il résulte d'une récente communication de M. le colonel Faidherbe que cette langue est parlée sur la rive droite du Sénégal. — Les Touâregs sont en relation constante avec les Gourara, et il n'y aurait rien d'impossible à ce que, si toutefois il existe des *manuscrits berbers écrits en caractères berbers*, on en retrouvât des traces dans un pays où les sciences ont fleuri, et où, encore aujourd'hui, il y a parmi les tholba et les khadi des gens vraiment savants dans les livres, et qui recherchent, suivant l'expression arabe, *ce qui peut divertir les yeux et instruire l'esprit* (1).

(1) On sait que plusieurs ouvrages ont été rédigés dans la langue berbère, notamment ceux de religion traduits par des réformateurs cherchant des prosélytes chez les Berbères : ainsi Salah-ibn-Tarif (127 de l'hégire), Hamîn (313), qui prêchèrent aux environs de Tétouan, com-

Nous reviendrons tout à l'heure aux caractères berbères, à propos d'un travail du commandant Hanoteau.

Nous avons dit qu'au centre des massifs kabyles se trouvaient des tribus que leur territoire inaccessible avaient protégées et isolées du contact subi par les peuplades limitrophes des pays arabes.

L'ensemble de ces tribus forme une confédération ou Soff connue sous le nom de *Gaouaoua*, pluriel *Igaouaouén* : ce sont les *Zouaoua* des Arabes.

Les Igaouaouen habitent les sommets élevés des contre-forts du Djurjura ; pendant quatre mois la neige couvre leur pays. Leurs bourgades sont de véritables villes fortifiées, dont les maisons bâties en pierres et couvertes de tuiles sont extérieurement fermées et reliées entre elles par des tours (*Târos'â*), ils ont peu de bestiaux, cultivent péniblement la terre, travaillent les bois et la poterie ; les figuiers et l'olivier constituent leurs richesses, ils marchent la tête nue, ne se rasent jamais, et mangent du sanglier (1).

posèrent des Corans en berbère. Le cherif Moh'ammed-ben-Abdallah, plus connu sous le nom de Si-Toumet (vi<sup>e</sup> siècle hégyre), traduisit plusieurs livres de théologie en langue berbère ; mais se servaient-ils de caractères spéciaux ? il est permis d'en douter.

(1) Fait très-curieux pour ceux qui connaissent la répugnance des musulmans pour cette viande. Un Arabe *civilisé* consomme quelquefois de l'absinthe et du vin, mais jamais du porc : il serait perdu de réputation. En dehors des Gaouaoua, nous connaissons les Beni-Djenad de la vallée du Sebaou et les Chenoua de la Mitidja qui mangent du sanglier.

D'après Ben-Khaldoun les Igaouaouen sont Ketamiens issus de Mad'ris, tandis que leurs frères du sud, les Touaregs, sont Sanhadjiens, de la postérité de Bernis, fils de Ber.

Il ne faut pas même aller si loin, car il ressort de notre lecture attentive de Ben-Khaldoun, que tous les Kabyles du Djurjura ne sont pas d'origine Ketamienne : ceux du versant nord appartiennent à cette race, ceux du sud sont de race Sanhadjienne. C'est ce qui nous semble ressortir de divers passages de l'historien berber qui donne aux uns le nom patronymique de Zouaoua et paraît comprendre sous celui de Beni M'likeuch les tribus du sud.

De là peut-être la formation parallèle des royaumes de Koukou au nord et des Beni Abbes au sud (1). Des soûfs démocratiques succédèrent à ces monarchies et perpétuèrent l'antagonisme qui les divisera longtemps encore.

Les tribus qui composent la confédération des Igaouaouen occupent encore aujourd'hui les mêmes positions que du temps de l'historien berber (2).

Ce sont les :

(1) Labbez des historiens espagnols.

(2) Ben-Khaldoun cite comme les tribus les plus marquantes des Zouaoua, les Beni-Idjers, Beni-Menguellat, Beni-Itroun (lisez Beni-Betroun), Beni-Yenni, Beni-Bou-R'ardau, Beni-Itour'ar, Beni-Bou-Youcef, Beni-Chaib (lisez Beni-Bou-Chaib), Beni-Atci, Beni-Sadka, Beni-Ghobrin (lisez Beni-Bou-R'oubri), et les Beni-Guechtola (lisez Guechtoula). (Ben-Khaldoun, traduct. du baron de Slane, t. I, p. 256; et Hanoteau, *Grammaire kabyle*, préface, p. XXI.)

|                        |   |                |   |
|------------------------|---|----------------|---|
| GAOUAOUA OU ICAOUAOUEN | } | Aït-Ouassif    | K'bila<br>ou<br>Soff des Aït-Betroun.   |
|                        |   | Aït-Bou-Akkach |   |
|                        |   | Aït-Ienni (1)  |   |
|                        |   | Aït-Bou-D'râr  |   |
| GAOUAOUA OU ICAOUAOUEN | } | Aït-A'kbil     | K'bila<br>ou<br>Soff des Aït-Mengellat. |
|                        |   | Aït-Bou-Youcef |   |
|                        |   | Aït-Menguellat |   |
|                        |   | Aït-Attaf      |   |

Le mot berber *Aït* remplace ici les formes *Beni* ou *Oulâd* qui précèdent les noms de tribus arabes (2).

« A mesure qu'on s'éloigne du Djurjura, dit  
 » le commandant Hanoteau, les Kabyles donnent  
 » le nom de Zouaoua aux tribus qui les séparent  
 » de la confédération, c'est ainsi que pour les Guech-  
 » toulâ, les Beni Sedk'a sont des Zouaoua et que  
 » les Guechtoulâ à leur tour reçoivent le même  
 » nom des Fliça et des Beni Khalfoun. Un Kabyle  
 » des Mouzaïa ou des Beni Menacer comprendra

(1) Jadis les Beni-Raten appartenant à la confédération des Igaouaouen, puis ils s'en isolèrent. On assure dans le pays, qu'au moment de la dernière guerre, les Aït-Ienni ne faisaient plus partie de la confédération. Nous croyons que le peu de résistance opposé par ces derniers, et qui leur vaut parmi tous les Kabyles une réputation de lâcheté, les fait ainsi répudier par les véritables Zouaoua.

(2) C'est là, à ce que nous croyons, une des grandes différences de l'origine constitutive des tribus chez les Arabes et chez les Kabyles. Les mots *Beni* ou *Oulâd* indiquent la souche première d'un père commun, de la famille fondatrice, tandis que le mot *Aït*, qui signifie proprement *les gens de*, dénote clairement ces agrégations hétérogènes d'éléments divers et étrangers les uns aux autres dont nous avons encore trouvé des traces dans les tribus, fractions et villages berbères.

» sous la dénomination de Zouaoua toutes les tribus à l'est de H'sser... »

C'est du dialecte de cette confédération que M. Hanoteau vient de publier une grammaire (1). Attaché au bureau politique des affaires arabes, en rapport journalier avec des Kabyles ou avec des gens du sud, mieux que tout autre il était à même d'atteindre le but qu'il s'était proposé. Ceux qui en Algérie ont l'habitude de recueillir des renseignements apprécieront seuls les difficultés et les ennuis que l'auteur a eu à surmonter, car, il y a peu de tâche aussi ingrate que celle de colliger ou même rédiger les documents oraux des indigènes.

Ce livre est un précieux jalon pour l'étude des races berbères dont la philologie seule pourra éclairer le passé.

Un des plus grands obstacles que l'auteur ait eu à vaincre et dont il est parvenu à se tirer, grâce à sa profonde érudition, c'est la diversité d'expressions empruntées à d'autres idiomes que le Berbère, ou à d'autres groupes kabyles que ceux dont il voulait exposer la grammaire. Pour ce dernier cas il a donné les différents synonymes des tribus les plus voisines du massif Djurjurien.

(1) *Essai de Grammaire kabyle*, renfermant les principes du langage parlé par les populations du versant nord du Djurjura, et spécialement par les Igaouaouen ou Zouaoua, suivi de notes et d'une notice sur quelques inscriptions en caractères dits *tifnax* et en langue *Tamachert*, par A. Hanoteau, officier du génie, chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au bureau politique des affaires arabes. — Alger, 1858, in-8.

Les Kabyles ont conservé intact leur corps grammatical, tout en adoptant un grand nombre de mots arabes qu'ils ont berbérisés en modifiant les désinences.

L'étude du dialecte Touareg a été d'un grand secours pour déterminer les règles de la grammaire kabyle. Les nomades Berbers du Sah'ara ont été mieux protégés contre toute innovation étrangère par les dunes sablonneuses et surtout leur isolement que les Kabyles par leurs rochers. On a, en effet, reconnu que la langue des *Voilés* était restée à peu près pure, qu'elle présentait une grande analogie dans les caractères des genres et des nombres, dans la formation des pluriels, dans les pronoms, la conjugaison et les formes dérivées du verbe, en un mot dans toutes les parties fondamentales de la grammaire. Après avoir étudié l'idiome des Touaregs, M. Hanoteau ajoute dans un de ses appendices que la communauté d'origine des Touaregs avec le Kabyle et les autres dialectes berbères ne peut plus faire l'objet d'un doute (1).

L'appellation générale de Touaregs, sous laquelle les nomades Berbers sont désignés par les Arabes, n'est point usitée dans le Sah'ara. Ce mot, au dire de M. Bresnier, dériverait d'une racine arabe et signifierait *voleur de nuit*, explication très-plausible devant les terreurs que ressentent les Arabes, pour

(1) Du reste, presque toutes les inscriptions véritablement kabyles se retrouvent en tamachert' avec la même signification. (A. Hanoteau, *Gramm. kab.*, p. 359.)

les maîtres de la lance, les *pillards du désert*. Leur véritable nom est Imouchar : ce sont eux qui ont conservé le dialecte le plus pur, et un système d'écriture complet.

Cette langue c'est le *Tamachert* dans lequel on trouve sans aucun doute les principes de tous les autres idiomes berbères. Le système graphique renferme ces caractères 'Tifinar' dont le voyageur anglais Oudney signala les premiers spécimens dans le Fezzân aux environs de Mourzouk (1822) et dont les savants se sont beaucoup occupés depuis.

Non-seulement leur étude présente en elle-même un grand intérêt, mais encore les nombreuses analogies retrouvées entre les signes 'Tifinar' et les anciennes inscriptions recueillies sur divers points de l'Afrique Septentrionale, donnent la certitude de retrouver les éléments de cette langue jusqu'ici sans nom déterminé, car elle a été très-improprement appelée libyque par beaucoup, et confondue avec le punique par quelques-uns.

En attendant l'application des caractères 'Tifinar' à l'interprétation des monuments de l'antiquité, il est rationnel, comme le dit M. Hanoteau, de rechercher exactement leur valeur actuelle et l'emploi qu'en font les lettres *Imachèren*. L'auteur a composé son alphabet et fixé les valeurs au moyen de quelques inscriptions modernes et de trois alphabets dont un, celui du colonel Boissemet, était déjà connu du monde savant.

On n'y compte point de voyelles, les signes affec-

tent une forme géométrique et de même que dans les langues sémitiques, l'écriture se lit de droite à gauche. On y voit que l'auteur possède de nombreuses notes sur les Touaregs et leur langue. On ne saurait trop l'engager à les publier, tant pour faire connaître le présent que pour éclairer le passé; car plus nous étudions les caractères et les formes berbères, plus il nous semble évident que par eux on découvrira la solution des problèmes offerts par l'histoire de ces peuples. Si M. Hanoteau publie la grammaire et le texte 'Tamachert' qu'il promet dans son livre, ce nouveau travail sera le complément, ou mieux le parallèle de sa grammaire de la langue parlée par les Gaouaoua.

Si nous nous sommes un instant éloignés de ce dernier ouvrage, c'est qu'il nous a paru que ces quelques mots sur le véritable idiome berber étaient de nature à faire comprendre l'importance que l'on doit attacher à l'étude du Kabyle, car l'un et l'autre idiome s'éclairaient réciproquement.

Nous avons déjà dit que l'ouvrage de M. Hanoteau s'appliquait plus particulièrement au groupe des Berbers Gaouaoua, dont le dialecte est compris sur les deux versants du Djurjura et même de quelques tribus qui habitent l'Oued Sah'el et les montagnes à l'est de cette rivière: l'auteur a toujours soigneusement indiqué les règles communes ou les différences des idiomes des Touarègs, des M'zabs, des Chaouïa, des Zenatia du Touât. De nombreux exemples pris dans le langage usuel font de cette

grammaire un guide précieux pour apprendre les mots et leur construction phraséologique.

Dans les notes, M. Hanoteau a réuni un ensemble de variantes de prononciation ou permutation de son dans les divers dialectes berbères.

Les types cités appartiennent plus particulièrement aux Zouaoua, à divers fractions touarègs, aux Beni Menacers et aux M'zabs, et quelquefois à des modifications ou changements de tribus à tribus voisines.

Cette note est suivie d'un conte successivement traduit dans les dialectes :

Kabyle des Zouaoua,

— des Illoulen,

— des Beni M'nacer.

Tamacher't des Touarègs.

Tagaoubant' des Beni-M'zabs.

Tamabiat' des Berbères du Riff-Marocain,

— de Sous en Maroc.

Zenatia de Ouargla (oasis sur la route du Souf).

Ces diverses versions d'un même texte donnent une idée de dissidences et des analogies que présentent les dialectes des nombreuses fractions de la langue berbère.

Le livre I traite du nom, le II du verbe et des noms dérivés du verbe, le III des prépositions, conjonctions, adverbes et interjections. La lecture des règles indique une certaine affinité (déjà remarquée par quelques philologues) entre le Berber et

les langues Sémitiques, particulièrement l'hébreu et l'arabe. Ce qu'il y a de plus remarquable c'est la *berbérisation* des mots arabes au moyen de préfixes et d'affixes et les modifications toujours régulières, subies par les mots nouveaux introduits par l'usage dans la langue kabyle,

Ces introductions sont assez nombreuses, car tout ce qui est littérature ou science, religion ou législation appartient à l'arabe. Quelques rares mots espagnols très-défigurés appellent seuls le souvenir des luttes que cette nation eut à soutenir lors de l'occupation de Bougie, avec ce que les historiens du temps appellent les puissants royaumes de Koukou et de Labbez (1).

Des érudits affirment qu'on retrouve beaucoup de mots phéniciens mêlés aux dénominations berbères. Je suis ici, pour cause, contraint d'avouer mon incompetence mais ce que je sais, c'est qu'un certain nombre de mots ont été détournés de leur sens primitif et ont trouvé de nouvelles applications (2).

(1) Koukou, centre politique du Soff des Beni-Yah'ia; Labbez est le nom défiguré de la riche et puissante tribu des Beni-Abbes de la Medjana. Un moment ces deux soffs se partagèrent l'influence politique en Kabylie.

(2) Voici un exemple d'un nom célèbre en Kabylie, celui d'une localité fertilisée par les cadavres de nombreux guerriers et dont le nom primitif est oublié; « La plaine située entre le Djurjura et les montagnes » des Maatka et des Beni-Aïssi est appelée par les Kabyles *T'viri*. Ce mot, chez les Touaregs, signifie une plaine en général; mais les Kabyles en ont oublié la signification. Il n'est plus chez eux qu'un nom de localité; une plaine se dit en kabyle *qsar'as* (Hanoteau, *Gram. kab.*, p. 241). Il en est de même des mots *aourir*, fem. *taouriri*, col-

Il serait superflu de définir dans cette modeste étude les formes grammaticales et les détails de l'idiome kabyle, ce serait empiéter sur le livre lui-même, et dépasser les bornes de cet article, trop long déjà.

Le livre IV embrasse la numération et un tableau comparatif des nombres chez les Touarègs, les Beni M'zabs et les Kabyles; mieux que partout ailleurs on peut remarquer dans ce chapitre les modifications que les relations étrangères ont apportées dans certains idiomes. C'est ainsi que les Kabyles ont oublié la numération usitée autrefois chez les peuples Berbers, et adopté, sauf le nombre un et deux (*ioun* et *siin*) et le mot la moitié (*azgen*), le système arabe. Pour retrouver la vraie numération berbère, il faut avoir recours aux dialectes des M'zabs et des Touarègs.

Le V<sup>e</sup> livre comprend ce que nous pourrions nommer les pièces à l'appui: ce sont des textes, des fables, des chansons, et enfin le *Kanoûn* ou code pénal du village, de Thaslent (les frènes) chez les Illoulen Ousammer de l'Oued Sah'el, curieux échantillon des mœurs kabyles et de la puissance de la tradition parmi ces turbulentes tribus (1).

line, petite colline, qui, fréquemment employés dans les noms de lieux et de villages, sont perdus dans le langage usuel. M. Carette a fait remarquer plusieurs anomalies de ce genre.

(1) J'ai réuni un très-grand nombre de kanoûn des diverses tribus de la Kabylie récemment soumise, je me propose d'en publier quelques-uns remarquables par l'originalité des délits et la dignité des idées mo-

En résumé cette grammaire est incontestablement l'ouvrage le plus complet que nous possédions sur l'idiome kabyle.

Nous espérons avoir fait suffisamment connaître aux lecteurs des Annales des Voyages, les quelques ouvrages récemment parus qui peuvent aider à l'étude des races berbères et surtout de leur langage ; car c'est dans la langue d'un peuple qu'on retrouve l'expression fidèle de sa civilisation.

Le plus complet est celui de Taguemount' ou Kourouch, chez les Maatkas.

Le Baron HENRI AUCAPITAINE.

Fort Napoléon, mars 1859.

---